

REFLETS

LA SOMBRE ROUTE

De ce nouveau volume de Pierre Loti nous détachons la délicieuse page qu'on va lire :

VIEILLE FEMME.

Toute courbée, toute cassée, portant sur le dos une charge énorme de bois mort, cheminait la pauvre vieille, le long d'une route de montagne, dans la splendeur du soir d'été.

Le lieu était solitaire, où je la rencontrai ; solitaire et beau comme les étiers que l'on rêve. C'était en Guipuzcoa, au milieu des grandes Pyrénées espagnoles et de leurs forêts vertes. De tous les côtés, les cimes superbes, tranquilles et inviolées sous leurs silencieux revêtements d'arbres, montaient vers l'infini du ciel. En bas, dans un vallon, une rivière s'étendait en miroir, ne reflétant que des branches de lierre, des fougères, des feuillages, de fraîches verdure de juin. Et la magnificence des fleurs, dans ce tiède pays d'ombre et d'eau vives, avait quelque chose d'inusité et de pompeux, comme pour le passage des reines et des lézards.

Mais la pauvre vieille, qui s'en allait toute cassée sous son fardeau, ne percevait rien par ses yeux mornes, de cette fête des choses. Vers quelque gîte de misère, où son retour serait sans sourire et sans joie, elle se hâtait péniblement, d'une allure épuisée, la tête basse et le front marqué de deux plis de souffrance. Et son air était si honnête, si honnête et si bon ! Si humble avec cela, si humble et si définitivement résigné ! Tout au bord de la route, elle s'était rangée par politesse, me voyant arriver, comme pour mettre à nu de respectueuse distance entre la vulgaire créature qu'elle pensait être et le passant de distinction que je figurais pour elle.

Mon Dieu, que faire pour l'aider un peu, la si humble vieille ? Voici qu'une pitié soudaine me venait au cœur, parce que j'avais rencontré son bon regard souffrant. Mais quoi, pour ne pas l'humilier d'avantage, comment m'y prendre ? Ce faisceau de branches, si douloureusement porté sur son vieux dos, représentait une valeur dérisoire, et il eût été bien facile de lui dire : — Jetez, la bonne vieille, et acceptez à la place ces pièces blanches.

Je craignais cependant de la blesser, après tant de peine qu'elle avait dû prendre pour ramasser une à une ces brindilles dans le bois. Puis je la regardais d'ailleurs et moins l'âge offrir une amoncelure de vêtements rapiécés paraissant encore décentes et propres ; elle n'était point une mendicante stérilement, mais plutôt quelque aînée d'une modeste ferme, quelque obscure travailleuse des champs, usée à la peine ; quelqu'une de ces grand-mères délaignées dont les après-paysans attendent la fin comme une délivrance.

Et ce site était beau, ce site où elle traînait sa fatigue solitaire, beau, tranquille et paradisiaque. Il semblait qu'on fût là au milieu d'une région heureuse, à un instant privilégié et rare ; on s'abissait à la fois, dans une extase, dans une ivresse de vivre, l'enchantement de la saison et l'enchantement de l'heure, — de la belle heure apaisée du soir.

Près ou lointaines, les forêts de hêtres s'élevaient, toujours fraîches et pareilles, depuis les sommets voisins du ciel jusqu'en bas, jusqu'aux régions profondes des herbages, des fleurs et des eaux. Au-dessous de nous, la claire rivière, qui reflétait les cimes, avait des lacs de fleurs — des lacs garnis, comme des corbeilles, de grandes quenouilles violettes d'amour-tourbe roses et de je ne sais quelles plantes d'eau époniques en ombelles blanches. Et, au bord de la route, tout de suite commençait un sol exquis, feutré de ces lichens et de ces mousses qui ne croissent que dans les lieux logiquement tranquilles ; un sol qui semblait vieux comme le monde — et que l'on voyait fuir et se perdre sous la voûte mystérieuse des hêtres, sous la forêt aux puissantes ramures grises. On sentait que, depuis les origines, des pâtres seuls et des troupeaux avaient dû flouler ces tapis délicats, et la paix des temps anciens planait très douce sur tout ce pays vert.

Mais, par une anomalie bien étrange, les campagnards qui vivent dans de tels étiers ne savent pas comprendre ni les voir — et la vieille femme au fardeau trop lourd cheminait aussi mécontente au milieu de ces enchantements que si elle eût traversé l'importe quels bas-fonds des

villes, entre des murs moroses. Les routes à présent montaient, devenaient plus ardues ; le trottement de la bacheronne semblait plus saoté, plus pénible, et j'avais entendu un pauvre soupir de fatigue s'échapper de dessous la charge de bois mort. Oh donc allait-elle ? Et que faire, qu'imaginez pour lui venir en aide ?

Dieu merci, le village enfin parut, là tout près, à un détour de chemin, — son village à elle, évidemment, le terme de son épuisante course. Posé très haut sur un fond de montagnes et de forêts qui venait subitement de s'élargir, il se dessinait en silhouette ancienne, mais onnettes noires et clocher noir, d'un style basque d'autrefois ; tout cela, immobile sans doute depuis deux ou trois siècles, vieillit côte à côte, lentement effrité ensemble par les pluies et les soleils ; et tout cela, arrangé comme avec un art supérieur, pour le plus grand plaisir des yeux.

Cependant le charme de ces choses est presque uniquement réservé à des étrangers, à des délicats et des raffinés qui passent ; il échappe aux hommes qui sont nés là et qui y meurent. Et ces lieux d'aspect idéal renferment beaucoup de tristes existences végétales ; quelquefois, il est vrai, d'exubérantes et saines jeunesse, — mais si brèves, — et aussi tant de vieillesse hâtive, lamentable et délaissée.

J'avais ralenti mon allure de promenade, pour ne pas m'éloigner de la traînante bacheronne ; je cheminais presque à ses côtés. Et nous entrâmes ensemble dans ce village perdu, à l'heure délicieuse du soir, au jour mourant, un peu avant l'angélus : deux ou trois petites rues sombres ; deux ou trois petites boutiques d'espadrilles, d'indiennes, de harnais pour les mules, d'objets primitifs et rudes ; puis l'église vénérable, avec son cimetière et son jeu de paume. Et partout alentour, séparant du monde cet antique groupement humain, les solitudes silencieuses des Cantabres et leurs grands bois de hêtres.

Donc, je n'aurais rien fait pour la pauvre vieille que le hasard m'avait donnée comme compagne de route. Elle allait se terrer là, au fond de quel-une de ces maisonnettes obscures, poser son fardeau dans un coin ; puis, mal accueillie sûrement, rabrouée par les uns et les autres, ainsi qu'il arrive aux vieillards qui ne travaillent plus, elle se jetterait sur son grabat pour la nuit. Et demain sa vie d'aîeule inutile, qui attend la mort, recommencerait, sans espoir d'adoucissement ni de tendresse, jusqu'à l'heure de l'angoisse et de la contorsion finale. Oh ! la malheureuse vieille au si bon regard, quelle pitié cependant me restait au cœur, pour avoir entendu, dans cette montée de la route, son grand soupir de fatigue !

Mais, au bout de la rue déserte, voici qu'un petit enfant parut, trotinant sur les pavés de galets noirs, ayant l'air de l'attendre, de venir au-devant d'elle. Et, dès qu'il l'eut reconnue, il prit sa course, lui tendit les mains en disant : « Amona ! » qui, en basque, signifie : « Grand-mère ! » C'était un pauvre bébé de deux ou trois ans, dépendillé, souffreteux, bien vilain, qui souriait lui ressemblait à la malheureuse expression qu'elle, les mêmes yeux, honnêtes et bons. Petit être qui commençait, en souriant, une vie d'humbles et constantes misères, pareille à la vie que son aîeule allait finir.

— Amona ! (Grand-mère !)

Elle lui ouvrit les bras, et, dans son transport de tendre joie, son visage instantanément fut illuminé et changé. Qu'importait la longue route et les rebuffades des autres, puisqu'elle avait l'amour de ce tout petit ? Plus de rides de souffrance à présent ; plus de soupirs de fatigue ; un sourire l'avait transfigurée. Et, sans doute ayant deviné ma pitié, elle tourna les yeux vers moi comme pour s'assurer que je l'avais bien vu, cet enfant, avec un air de me dire : — Regarde un peu s'il est adorable et si j'ai droit d'en être fière ! Répète encore maintenant que je suis à plaindre, avec un petit-fils tel que le mien.

Et déjà je m'éloignais, ramassant mon inutile compassion, quand, du haut du clocher, commença de tomber l'angélus. La vieille femme, en l'entendant, s'arrêta pour se signer, et, dans l'expression de sa figure inclinée vers la terre, apparut la foi naïve et profonde, la vraie, celle qui se broche au devant la vieillesse au-dessus de la mort.

Oh ! alors, dans la paix de ce lieu perdu, qui, au milieu de ces bois, commençait à s'endormir sous le crépuscule d'été, moi, l'étranger errant, venu là pour un seul jour parmi ces simples et ces immobiles, j'eus envie de m'humilier et de dire : — Aie pitié de moi, bonne vieille, et réelle pour mon repos une prière, car, de nous deux, va, c'est bien moi le plus misérable, infiniment.

PIERRE LOTI

LA CHARGE DES MORTS.

Comme le soir tombait sur la bataille encore indécise laissant l'armée russe en une position vraiment critique, le général prince Roukine, qui commandait l'armée, se sentant tourné par l'ennemi, donna aux quelques Cosaques qui lui restaient l'ordre de charger.

Il ne s'agissait de rien moins que de déloger deux mille Turcs fortement établis dans le village de Karkow, sur des bêtes d'arrillerie ; il fallait absolument que les Russes pussent les chasser de là, s'ils ne voulaient pas se trouver enveloppés.

Cela était nécessaire pour que l'issue du combat changeât et que la marche en avant sur Plewna pût être continuée.

Mais la tentative était d'autant plus difficile que les soldats qui occupaient Karkow faisaient tous partie de la garde particulière du Sultan, et c'étaient de grands diables d'hommes de six pieds de haut, qui ne s'étonnaient de rien, n'avaient peur de rien et avaient pour principe de ne jamais laisser un ennemi à terre sans lui tracer dans le dos, à coups de poignard, le croissant rouge de Mahomet.

Le prince Roukine avait cela de lui, lorsqu'il se décida à envoyer contre eux ses cinq cents derniers Cosaques, tout ce qui lui restait de son fameux régiment de l'Oural, il comprit qu'il les envoyait à la mort et que pas un ne reviendrait.

Il fit appeler leur capitaine, un beau blond avec des yeux très bleus, qui se nommait Serge Frithiof, et qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans.

Freidement il lui dit : — Monsieur, vous allez avoir l'honneur de charger. Vous lancerez vos chevaux à toute vitesse sur le village de Karkow que l'infanterie ennemie occupe en ce moment. Si vous arrivez à envahir la position, la trouée sera faite et notre armée sera sauvée. Mais vous vous battrez dans la proportion de un contre quatre et c'est pour la plupart d'entre vous la mort certaine. Si Karkow est repris et si le passage est libre grâce à vous, vous serez récompensés par la croix de Saint-Georges et si aucun d'entre vous ne tinte dans les airs, c'est que l'armée russe doit succomber et que pas un de vous ne sera vivant.

Le capitaine abaissa lentement son sabre en signe d'acquiescement. C'était un rude soldat que ce Serge Frithiof, malgré son regard doux comme un regard de femme.

Puis, à mi-voix, il murmura ces simples mots : — La cloche sonnera !

II

Les boulets pleuvaient tout autour des Cosaques, dont les chevaux se cabraient furieux, l'écumant aux dents.

Serge Frithiof leva le bras. Une clameur sauvage retentit, et la masse sombre des cavaliers s'ébranla au grand galop pour traverser le ravin de Karkow.

Ils étaient effrayants, ces géants courbés sur leurs selles, la lance en avant ; selon les ordres du capitaine, ils avaient tout de suite cessé leurs cris rauques et l'on n'entendait plus que le bruit sourd et formidable du galop des chevaux.

Quand les soldats de la Garde turque virent arriver cet ouragan, les plus hardis d'entre eux, ceux-là qui ignoraient même qu'on pût trembler, eurent un frisson.

Le choc fut épouvantable. Chaque coup de sabre tranchait une tête, chaque coup de fusil abattait un homme. Et il y avait des ruisseaux de sang le long des maisons.

Mais les Cosaques étaient décimés. Sentant, néanmoins, ses troupes ébranlées, le général turc leur fit effectuer un mouvement en arrière qui dégageait le village ; puis, confiant dans la supériorité du nombre, il leur fit prendre position à un kilomètre de là, près d'une ferme abandonnée, d'où l'artillerie pourrait tirer.

Karkow était pris, mais la trouée n'était pas faite ! Serge Frithiof blêmit de rage ; il aurait voulu être tué, vraiment, et voilà que la mort l'épargnait. — L'armée peut être sauvée par vous ! avait dit le général prince Roukine.

Côte que coûte, il fallait donc continuer cette charge folle qui venait de faire reculer l'ennemi ; mais comment, puisque l'escadron était réduit à quelques cavaliers ! Le capitaine rassembla ses Cosaques sur la grande place de Karkow et les compta. Ils étaient soixante à peine. Plus de quatre cents cadavres jonchaient les rues du village, à côté des cadavres turcs. Les chevaux, sans cavaliers, erraient par troupes, docilement. Eau d'entre eux avaient été touchés, car toutes les balles, bien dirigées, avaient frappé les hommes en pleine poitrine. Et il n'y avait que des morts à terre, les soldats du Sultan n'ayant pas oublié le croissant sanglant de Mahomet.

Le soir tombait ; des lueurs roses éclairaient doucement l'horrible spectacle, des lueurs qui se roulaient sur le champ de bataille qui allait être un champ de déroute. Serge restait silencieux, très sombre. Il avait su ce que valait la reconquête d'être là, impuissant

contre un ennemi qu'il avait vaincu cependant. Soudain, une pensée traversa son cerveau, une pensée fantastique. Il passa la main sur son front, comme s'il voulait en chasser un cauchemar. Ses yeux très bleus avaient un reflet singulier, et tout bas il murmura : — Nous allons continuer la charge !

Se tournant vers ses hommes, il ajouta : — Vous irez ramasser tous les morts qui sont tombés dans le village et vous arrêterez les chevaux errants, puis vous remettrez en selle les corps, solidement attachés sur les chevaux avec la courroie des lances.

Un frisson parcourut les rangs. Que voulait le capitaine ? Il devenait fou ! Mettre en selle des cadavres, profaner le repos des soldats tués à l'ennemi ! Il y eut un moment d'hésitation.

— Faites ! répéta l'officier froidement. Les Cosaques obéirent. Il leur fut facile de ramener les chevaux qui se groupaient ensemble, par habitude, et d'une main vigoureuse ils soulevèrent les cadavres sanglants pour les dresser sur les étriers.

La scène était terrible, et ces hommes qui, tout à l'heure, avaient montré tant de courage, devenaient bêtes en accomplissant l'effroyable besogne.

— A cheval, vous autres ! cria Serge Frithiof, une fois qu'il eut vu reformer son ancien escadron, un escadron de soldats qui ne vivaient plus.

Les soixante Cosaques, les mains rouges de sang, vinrent reprendre leur place, en tête des rangs. — Nous allons charger une seconde fois ! dit le capitaine.

— Y penses-tu, petit père ! fit l'un des Cosaques ; avec de pareils cavaliers ! Partons en tête, répondit l'officier ; leurs chevaux suivront les nôtres !

III

L'escadron s'ébranla, et, sur le chemin en pente qui descendait de Karkow vers la ferme où était l'ennemi, la charge recommença. Les Turcs qui avaient vu tomber sous leurs coups la plupart des soldats russes, se croyaient tranquilles maintenant, et ils furent étonnés de voir les Cosaques s'élancer à nouveau sur le bruit de cette chevauchée qui approchait.

Au cri d'alarme des sentinelles, ils se déployèrent en bataille et firent feu sur toute la ligne. Quarante Cosaques roulèrent à terre ; c'était ceux des premiers rangs, ceux qui vivaient.

Pendant ce temps, les autres continuaient de charger, invulnérables. Le capitaine Serge brandissait son sabre au-dessus des têtes, et les chevaux, emballés maintenant, galopèrent avec une effroyable vitesse.

Les soldats turcs ne concevaient point ce qui se passait. D'où pouvait venir cet escadron ? Quels étaient ces démons qui recevaient les balles sans broncher, courbés très bas sur leurs selles, sans une parole, sans un cri !

En cette nuit tombante, cette charge était comme une course des légendes héroïques ; on ne distinguait pas le nombre des chevaux, et l'on pouvait croire que c'était toute la cavalerie russe, toute une armée de fantômes qui arrivait !

Les premiers rangs d'infanterie fléchirent, les autres ne tardèrent pas à reculer, et, comprenant tout à coup, se rendant compte, les Turcs abandonnèrent leurs armes en s'enfuyant.

Ce fut alors une épouvantable débâcle. La position était enlevée, et le passage devenait libre enfin. Serge Frithiof, qui avait été encore épargné par les balles, se retourna et vit que son escadron était là, presque entier, dans son ordre habituel, tant les chevaux étaient dociles ; les rudes bêtes s'étaient toutes arrêtées derrière lui, quand il avait crié : « Halte ! » et elles restaient maintenant immobiles, tête basse, couvertes d'écurie.

Le plupart de leurs cavaliers étaient demeurés en selle, car les courroies des lances étaient solidement attachées.

Et quelques instants après, dans la nuit, la cloche du village sonna, tintant le glas.

IV

La victoire était possible, certainement même, puisque la trouée avait été faite sous la charge héroïque et que les Turcs abandonnaient leurs positions.

Le général prince Roukine, en entendant la cloche, se décourrit, comprenant que ses fidèles Cosaques s'étaient bien battus, se sacrifiant pour sauver le reste de l'armée.

Et cet homme qui, dans sa longue vie avait vu tant de combats et d'exploits, pleura. Avec son état-major, il se porta au galop du côté de Karkow, mais il avait le cœur serré, craignant de voir à terre tous ses beaux Cosaques, et sa joie de vaincre était mêlée de douleur !

— Karkow est libre ! fit-il en sautant du sabre. — Vous avez donc pu charger ? demanda le prince. — Deux fois de suite, car il a fallu chasser l'ennemi d'une ferme où il s'était retranché ! — Et vous avez eu beaucoup d'hommes tués, capitaine ? — Tous mes hommes ! — En disant ces mots, Serge Frithiof se redressa.

— Mais alors, demanda le prince Roukine, quels soldats sont donc là, debout sur leurs chevaux ? — Nos braves Cosaques, héros jusque dans la mort !

Le prince Roukine s'approcha et il vit, penchés sur le cou des chevaux, éclairés par la lumière blafarde de la lune, les têtes mortes qui se balançaient aux mouvements des montures.

LA Foudre Foudroyés.

Les chutes de foudre ont été fréquentes en ces derniers jours, qui ont été marqués par de violents orages, et un certain nombre de morts ont été causés par elles.

Un chiffre très singulier nous est fourni à cet égard par la statistique : le nombre des foudroyés varie peu chaque année. Il était de 123 pour la France entière, en 1891 ; il fut de 129 en 1890 et en 1889. En 1888, année où il y eut relativement peu d'orages, on ne compte que 93 foudroyés. En 1857, il y en eut 119.

Les départements les plus éprouvés par les chutes de foudre et le nombre des morts sont la Nièvre, le Nord, la Savoie, l'Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, le Rhône.

À Paris, il est très rare que des personnes soient frappées par la foudre, et cette protection s'étend même à tout le département, qui forme comme un anneau autour de la capitale. Néanmoins, presque chaque année il y a des inévitables sur les quais de la foudre tombe en causant quelques dégâts. Nous trouvons dans le Petit Parisien le relevé des coups de foudre les plus remarquables qui ont eu lieu à Paris en ce siècle :

Le 28 décembre 1803, un ouragan épouvantable mit à mal de nombreuses maisons. En 1839, le 8 juin, la foudre tomba sur l'hôtel des Invalides et brisa une pierre de 77 kilogrammes dont les fragments furent projetés à plusieurs mètres. Le 27 mai 1865, une chute de foudre ravagea la tour nord de Saint-Sulpice. Le 13 septembre 1867, c'est la caserne de la rue de la Banque qui est visitée par le feu du ciel. L'année 1873 fut fertile en accidents du même genre : le 19 janvier d'abord, puis le 5 juin, jour où le tonnerre frappa l'observatoire de Montsouris.

En 1888, le 9 juillet, à 9 h. 50 du soir, la foudre éclata sur la tour Eiffel. Le gardien du phare, qui se trouvait à ce moment sur la plate-forme, située à l'ouverture du tube conduisant au pied du drapeau, entendit deux fortes détonations semblables à celles de coups de fusil et se vit entouré d'un nuage opaque qui reflétait avec une grande intensité la lumière du phare. Le chef du service électrique, qui se tenait à côté des projecteurs, vit tomber près de lui des gouttes de métal provenant sans doute de la fusion de la pointe du paratonnerre. Il n'y eut pas d'autre dégât ; le paratonnerre, visité aussitôt, était un peu tordu. Cependant une certaine panique se produisit et une dame s'est trouvée mal de frayeur. Mais aucun des deux mille pigeons que l'on avait montés au sommet de la tour pour en lâcher à faire le lendemain matin ne parut avoir ressenti le moindre malaise.

Mentionnons enfin le coup de foudre qui, le 7 juillet 1896, atteignit la tour Saint-Jacques. D'où vient, ajoute notre confrère, cette électricité toute puissante qui, pendant les orages, se dégage sur les hommes et les édifices avec un accompagnement de détonations si effrayantes ? Les météorologistes en attribuent la formation à la condensation de la vapeur d'eau à la surface du globe. Un usage se charge d'électricité. Cela est entendu. Mais le nuage pourrait aussi bien n'en être que le condensateur. Car il existe, indépendamment des nuages, une électricité atmosphérique que l'on constate partout et qui est considérable, en plaine surtout, et qui est encore sur un plateau ou au sommet d'une montagne.

Faut-il croire avec de Sansonnet que la terre est électrisée négativement ? Dans ce cas on se serait amené à penser que l'air est électrisé positivement par influence. Ce qu'il y a de certain c'est que les coups de foudre sont identiques dans leurs causes et leurs effets aux décharges d'électricité que l'on peut produire au moyen des condensateurs et des appareils de nos grandes usines. Il est toutfois en état inexplicable de la foudre, au sujet duquel d'assez nombreuses observations ont été recueillies par les

savants depuis quelques années sans qu'une théorie plausible ait pu être émise pour en percer le mystère. Je veux parler du tonnerre en boule ou en globe de feu, qui descend des nuages, pénètre parfois dans les maisons, évolue lentement d'un point à un autre et finit par éclater.

Un des plus étranges cas de foudre globulaire qui se soient produits a été signalé à l'Académie des sciences en 1852 par M. Babinet. Il eut pour témoin un tailleur de la rue Saint-Jacques qui, un jour d'orage, vit tout à coup le chébis garni de papier qui fermait sa cheminée s'abattre devant lui et un globe de feu apparaître, gros comme la tête d'un enfant, roulant sur lui-même à peu de hauteur des briques du pavé. Le globe de feu s'approcha des pieds de l'ouvrier, qui doucement recula sans cesser d'observer cette singulière apparition et vit le météore s'élever verticalement jusqu'à la hauteur d'une ouverture pratiquée dans la cheminée, où il disparut pour aller éclater à quelques mètres au-dessus, en produisant une explosion épouvantable.

Il y a vingt-cinq ans environ, un berger, surpris par un orage sur une montagne, dans les Alpes valaisannes, put observer, sans en être victime, le même phénomène. Le globe de feu le toucha sans le blesser ni le brûler. Deux autres cas non moins curieux ont été l'objet d'une communication faite en 1897, à Saint-Etienne, à l'Association française pour l'avancement des sciences.

Grâce à des observations précises et aux études qui se poursuivent, les physiciens ne sauraient tarder à approfondir les mystères de ces extraordinaires chutes de foudre et à nous donner une explication satisfaisante de ce que l'on est convenu d'appeler le tonnerre en boule.

Formidable éboulement.

Ville du Cap, 8 juillet.—A la nouvelle mine de diamants de Jagersfontein, il y a eu un véritable désastre. Plusieurs milliers de tonnes de terre, en s'écroulant, ont enseveli une grande quantité de malheureux. Parmi les victimes on cite un Australien du nom de Forsythe. Plusieurs autres Australiens ont été tués ; d'autres blessés. Seize personnes ont disparu.

Le suicide de l'ex-lieutenant Pague.

Samuel S. Pague qui, lorsqu'il était en garnison au Fort Sheridan en qualité de lieutenant de la compagnie F du 15^e d'infanterie, avait été condamné par une cour martiale et chassé de l'armée, est mort aujourd'hui dans le bureau d'un hôtel de la rue Clark dans des circonstances indiquant un suicide. L'ex-officier avait passé la nuit dans une chambre de l'hôtel. En entrant de bonne heure dans le bureau il s'était laissé tomber accablé sur une chaise. C'est là qu'un employé le trouva mort une demi-heure après. On a pu se procurer une bouteille ayant contenu du chloroforme.

Le défunt n'a laissé aucune lettre indiquant l'intention de mettre fin à ses jours.

Chicago, 8 juillet.—Samuel Pague, avait tiré trois fois sur le colonel Crofton et il avait été mis à la retraite. Ont l'a trouvé mort, ayant à côté de lui une bouteille de chloroforme, sur une table.

Ce suicide a vivement excité la curiosité publique. Pague en voulait au Col. à qui il reprochait de courtoisie Mme Pague. Le 3 octobre, excité par le vin, il essaya de tuer le colonel ; deux balles traversèrent son pardaessus.

La troisième fut perdue. Mme Pague se jeta alors sur son mari et lui arracha l'arme des mains. On a trouvé sur sa personne plusieurs lettres, en outre, une qui le recommandait pour la place de payeur général dans l'armée.

Les patients de la fièvre jaune à l'île Swinburne.

New York, 8 juillet.—Le Dr Doty, officier de santé du port, a dit aujourd'hui à propos des victimes de la fièvre jaune qui ont été transportées sur la McCallan à l'île Swinburne. Miss Clendenin va beaucoup mieux. Son état est parfaitement satisfaisant. L'état de M. Lakey est toujours le même ; sa température n'a pas changé, le pouls est plus fort. Il est très faible, mais il a toute sa présence d'esprit. Dans 24, ou tout au plus 48 heures, son sort sera décidé.

Explosion d'une chaudière.

Oil City, Pennsylvanie, 8 juillet.—Par l'explosion d'une chaudière sur la voie de Moran, aujourd'hui, James McCray a été tué et John Turk a été grièvement blessé.

Étrange affaire.

Montgomery, Alabama, 8 juillet.—Thomas White, le jeune garçon qui s'est avoué l'auteur du meurtre de son père, de sa mère et de sa sœur, est toujours en prison à Montgomery, mais d'après des avis reçus du comté de Limestone aucun crime de ce genre n'y a été commis. Le boy dit maintenant que les agents de police de Montgomery l'ont forcé d'avouer ce crime en le menaçant de l'enfermer dans une cellule sans lumière. Il dit que son nom n'est pas Thomas White, mais John Brown, et qu'il est arrivé samedi dernier de Clanton, Alabama.

Gilbert, le shérif d'Athens, télégraphie qu'aucun crime du genre annoncé n'a été commis dans ce comté.

Rapport du Président de la commission des Philippines.

Washington, 8 juillet.—Dans des dépêches reçues aujourd'hui au département d'État M. Schurman, président de la commission des Philippines, donne quelques détails sur son récent voyage aux îles du sud de l'archipel. Il y a trouvé la situation extrêmement satisfaisante. Presque partout les habitants sont disposés à accepter la souveraineté américaine.

M. Schurman espère arriver à San Francisco vers le 25 août. On estime au département d'État que la commission a fait beaucoup pour donner aux Philippines une conception juste du but que poursuivent les États-Unis, et qu'elle a aussi réduit considérablement la puissance de l'insurrection.

DEPECHEES Télégraphiques.

Arrivée du croiseur auxiliaire Yosemite à Singapour.

Singapour, Straits Settlements, 8 juillet.—Le croiseur auxiliaire américain Yosemite parti le 11 mai de New York, pour l'île de Guam, une des Ladronez, avec le capitaine C. P. Leary, de la marine des États-Unis, nommé gouverneur, et un détachement d'infanterie de marine qui formera la garnison de l'île, est arrivé à Singapour, de Colombo, île de Ceylan, qu'il avait quittée le 1er juillet.

Destruction par le feu d'une exposition électrique.

Côme, Italie, 8 juillet.—L'exposition électrique voltairienne a été entièrement détruite par suite de défectosités dans la disposition des fils électriques. On a perdu de précieuses reliques de Volta ; mais personne n'a péri.

LA SAISON DES FETES A LONDRES.

Londres, 8 juillet.—Bien qu'il y ait encore de grands bals en vue, la saison à Londres est à peu près terminée. Une foule de personnes se rendent à la campagne.

Il est fortement question du grand bal de la duchesse de Portland.

Il est question de plusieurs grands mariages, notamment de celui du comte Shaftesbury avec Lady Constance Grosvenor. On se préoccupe aussi beaucoup de la réception que doivent donner le duc et la duchesse de Sutherland, à Stafford House, le 26 juillet, aux membres de la Ligue Anglo-Américaine et à laquelle assisteront l'ambassadeur des États-Unis, Mme Choate, et un grand nombre d'Américains notables.

En ce moment, il y a, à Londres, un grand nombre d'officiers et de cadets appartenant au navire-école Monongahela qui jouissent de distractions que leur offre la grande métropole. On les aperçoit partout, dans les rues, dans les cars électriques.

Le 4 juillet n'a jamais été si universellement célébré que cette année par les Américains.

Outre les réceptions qui ont eu lieu à l'hôtel Cecil et à l'ambassade des États-Unis, il y a eu un grand nombre de lueches, de dîners et d'excursions sur la rivière.

A propos du Congrès international des femmes.

Londres, 8 juillet.—A propos du Congrès international des femmes, la comtesse d'Aburdeen, qui est une grande admiratrice des déléguées américaines et canadiennes, a dit : Chacune d'elles a fait preuve de grandes capacités et d'un grand talent. Ce sont d'habiles parleurs. Elles sont, en général, mieux informées que les autres ; elles se forment une opinion plus